



Association Amoureux d'Art en Auvergne

Centre Municipal Jean-Richepin

21 rue Jean-Richepin

63000 Clermont-Ferrand

06 86 70 68 61

www.quatre.com

Thierry Feral

Directeur-fondateur de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »

aux éditions L'Harmattan (Paris).

Le racisme, un obscurantisme

Pour entrer en matière, il est important d'opérer une distinction entre ce que j'appellerai le « racisme à bas bruit » qui, **communément**, relève de la phobie de l'altérité mais ne produit aucun dommage à l'autre puisqu'il se cantonne à la personne en cause et n'engendre de sa part que des conduites d'abstinence et d'évitement, et le « racisme construit » qui, lui, produit des conduites inhumaines. Sachant toutefois qu'il n'est jamais exclu que le « racisme à bas bruit » en vienne, en certaines circonstances, à se convertir en agressivité, il appartient d'essayer d'identifier les agents producteurs du « racisme construit » et d'éclairer les enjeux qui en découlent.

C'est donc à un cheminement que je vous convie, et pour engager ce cheminement — **apolémique et purement analytique** —, je vais vous parler brièvement de trois ouvrages :

Le premier ouvrage est un roman d'un millier de pages intitulé *Débit et Crédit (Soll und Haben)*. Publié en 1855 par l'écrivain Gustav Freytag (1816-1895), ce roman, qui a été en Allemagne un best-seller jusque dans les années 1940, met en scène un Juif qui est un concentré de tous les

clichés antisémites. Ce Juif s'appelle Veitel Itzig. Or, si l'on se réfère au *Duden Deutsches Universalwörterbuch* (2^e 1989, p. 783), « *Itzig* » est le terme le plus vulgaire que connaît la langue allemande pour désigner un Juif. Ce qui veut dire que, en créant le personnage d'Itzig, Gustav Freytag a enfanté un paradigme. Certes il s'en repentira plus tard en épousant une Juive et en participant en 1890 à la création de la Ligue contre l'antisémitisme. Mais le mal était fait...

Le deuxième ouvrage est encore un roman passablement volumineux et a connu lui aussi un énorme succès populaire : il s'agit du *Pasteur famélique* (*Der Hungerpastor*) publié en 1864 par l'écrivain Wilhelm Raabe (1831-1910). Là encore apparaît un Juif, Moses Freudenstein, qui, à force d'intrigues et de compromissions, fait fortune sous le nom de Theophil Stein. Par rapport à Gustav Freytag, chez lequel le Juif reste juif d'un bout à l'autre du roman, Wilhelm Raabe propage donc une idée nouvelle, à savoir que « le Juif » est assez malin pour faire oublier son origine et s'intégrer à la meilleure société afin d'exercer son rôle maléfique. Cette vision du Juif qui se camoufle et se travestit pour exercer tranquillement son œuvre délétère, Richard Wagner (1813-1883) l'avait déjà énoncée en 1850 dans son pamphlet, *Le Judaïsme dans la musique* (*Das Judentum in der Musik*). Mais c'est indubitablement par le biais du *Pasteur famélique* de Raabe qu'elle va sortir des cercles antisémites et se répandre dans les foyers. Certes Raabe comprendra lui aussi qu'il était allé trop loin et il se lancera dès 1870, avec *La Charrette des morts de la peste* (*Der Schüdderump*) dans la défense des valeurs humanistes. Mais, là encore, le mal était fait... Le mythe du Juif destructeur de la civilisation sera un moteur essentiel de l'agitation de l'extrême droite après la défaite de 1918 sous la forme du célèbre « coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoß*), et la propagande nazie en fera son miel empoisonné.

Le troisième ouvrage s'appelle *Le Péché contre le sang* (*Die Sünde wider das Blut*). Là encore, il s'agit d'un roman fort copieux publié en 1917 par Arthur Dinter (1876-1948), un professeur de sciences naturelles devenu écrivain. Le thème est le suivant : une jeune fille de 17 ans a une relation sexuelle épisodique avec un Juif ; lorsque, quelques années plus tard, elle se marie avec un « Aryen » et a un enfant, celui-ci présente un type juif caricatural. Dinter exploite ici une théorie qui sévissait à l'époque dans le milieu des éleveurs d'animaux et qui s'appelle la « télégonie » ou « hérédité d'imprégnation ». Le succès du livre fut foudroyant et je vous laisse imaginer tous les fantasmes qu'il a pu engendrer dans les chaumières. Par contre, contrairement à Freytag et Raabe, Dinter, lui, ne se repentira pas. Adhérent précoce au Parti nazi avec lequel il connaîtra ultérieurement de nombreux déboires pour avoir créé la *Deutsche Volkskirche* — basée

sur l'aryanité de Jésus —, son roman sera néanmoins constamment réédité jusqu'en 1945 du fait qu'il constituait un argument particulièrement efficace pour faire accepter par les masses les affreuses « Lois raciales de Nuremberg » (*Nürnberger Rassengesetze*) qui, à partir de 1935, interdiront et sanctionneront gravement les relations sexuelles entre Juifs et « Aryens ».

Des bouquins et des élucubrations de cette veine, il y en a eu énormément, et ce, bien avant la naissance de la NSDAP en 1920 et la publication de son redoutable « Programme en vingt-cinq points » proclamant qu'un Juif n'étant pas « de sang allemand » (« *deutschen Blutes* »), aucun Juif (« *kein Jude* ») ne saurait être citoyen du *Reich*. Et cette volonté de purification, drapée dans des arguments pseudo-scientifiques de thérapeutique sociale, ne concernait pas que les Juifs. Subsumée par la notion de « Sous-homme » (*Untermensch*), elle touchait les Noirs, les Tsiganes, les Slaves, sans oublier « les éléments mauvais dès la naissance », à savoir les handicapés physiques et mentaux qui, entre octobre 1939 et août 1941, seront soumis au programme d'élimination « T4 » durant lequel seront testées les méthodes de gazage rationalisées dans les camps dès septembre/octobre 1941. J'ai étudié cela en détail dans un essai que j'ai intitulé, sur un mode provocateur, *Le Nazisme, une culture ?* (L'Harmattan, 2001). En effet, pour comprendre comment l'inhumanité des années 30-40 a été possible, il est indispensable de réaliser que, à la base du nazisme, il y a bien eu effectivement une « culture », ou plutôt une *subculture* qui, à la faveur des événements, s'est transformée en une culture de référence, certes populiste, vulgaire, mortifère, tout ce que vous voudrez, mais quand même en une culture de référence. Cette réalité doit nous interpeller sur ce qui fait de nos jours référence en matière de culture, car ce qui est en cause, c'est notre monde de demain. Pour dire les choses clairement : il faut se défier de toute prétendue « culture » qui sort du champ de la rationalité et joue sur l'*endoxa*, c'est-à-dire l'exploitation de l'émotionnel et du fantasmagorique qui bouillonnent en chaque individu en raison des difficultés qui l'affectent dans son quotidien, ce qui est particulièrement le cas dans une situation de crise économique. Or le ressort primordial du racisme, c'est justement cela : l'émotionnel et le fantasmagorique. Pour s'en convaincre, il suffit de citer Arthur de Gobineau (1816-1882) qui en savait long sur le sujet, puisqu'il est l'auteur du célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1855) : « Mon livre, commente Gobineau, est l'expression des instincts apportés par moi en naissant [et] n'est rien d'autre qu'une divination [...] ; il est une conséquence naturelle de mon horreur et de mon dégoût pour la démocratie » (cit. in F. de Fontette, *Le Racisme*, PUF, 1992, p. 45). Et de fait, cette phrase exclut d'emblée toute dimension scientifique dans la mesure où les mots « instincts », « horreur », « dégoût » et « divination » relèvent de l'émotion et du fantasme

et non de la raison. Partant, on peut donc affirmer dans la foulée d'Alexis de Tocqueville (1805-1859) à propos de l'*Essai* de Gobineau (cf. F. de Fontette, *op. cit.*, p. 53), que loin d'être une science voire une philosophie, le racisme est un obscurantisme. Mais c'est justement parce qu'il est un obscurantisme, et donc relève de superstitions et de mythes, que le racisme pose problème :

- Le premier problème, c'est comment se confronter rationnellement à l'irrationnel dès lors que toute pensée critique est engloutie par l'émotionnel et le passionnel. « Il suffit qu'un homme en haïsse un autre pour que la haine gagne de proche en proche l'humanité tout entière », nous a prévenu Sartre dans *Le Diable et le Bon Dieu*.
- Le deuxième problème, c'est de faire comprendre que la tentation raciste est omniprésente sinon quasi naturelle dès lors que l'on s'éloigne de ce que dans *La Crise dans la Culture* (Folio essais, 1993, pp. 281-282), Hanna Arendt, reprenant Kant, a appelé le « mode de pensée élargi » (« *erweiterte Denkungsart* »), c'est-à-dire un mode de pensée qui « sait transcender ses propres limites individuelles » et prendre en considération la présence des autres.
- Le troisième problème, c'est de ne pas baigner dans la confusion en parlant de racisme à propos de n'importe quoi : parler de « racisme anti-femmes » ou de « racisme anti-homosexuels », voilà des associations absurdes qui galvaudent la signification réelle de ce que représente le racisme, ne serait-ce que parce que, n'en déplaise à quelques hurluberlus type certains théoriciens nazis, les femmes ou les homosexuels ne sauraient représenter un groupe humain spécifique. Concernant l'agrégat « racisme antifemmes », de quoi parle-t-on réellement : est-ce d'antiféminisme caractériel, autrement dit de misogynie — ce qui concerne alors toutes les femmes *urbi et orbi* —, ou est-ce de racisme, ce qui concerne un groupe humain ciblé de détestation dans lequel il y a des femmes bien sûr, mais pas uniquement ? Certes, il existe des individus qui sont et misogynes et racistes, mais tous les misogynes ne sont pas forcément racistes et je ne connais pas de racistes qui sélectionneraient leur objet de détestation uniquement en fonction du sexe. De la même façon, on trouve des racistes qui sont également homophobes, mais pas des racistes qui se contenteraient de détester uniquement les homosexuels dans le groupe qui fait l'objet de leur détestation. Et puis, disons le tout net,

il y a des homosexuels qui sont racistes comme il y a des racistes qui sont homosexuels. Il faut donc être d'une grande vigilance sémantique et en finir avec ce « tic ketchup » qui consiste à mettre du racisme partout. Dans ce contexte, il n'est pas inutile de souligner que traiter quelqu'un de « raciste », sous prétexte qu'il ne répond pas positivement à une sollicitation, relève d'un détournement conceptuel qui place les rapports humains dans une dimension de chantage terroriste. Je suis désolé, mais on peut parfaitement répondre non à la sollicitation de quelqu'un sans pour autant faire preuve d'un quelconque racisme à son égard. En tout cas, ce qui est certain, c'est que ce type de chantage, s'il se fait répétitif et massif, peut pour le compte s'ériger par abréaction en une matrice réellement féconde du racisme. Le phénomène est bien connu des psychologues et des psychiatres : l'élève qui se fait sans cesse traiter de nul finit par adopter le rôle de nul ; l'individu que l'on taxe sans cesse de dingue finit par se complaire dans son rôle de dingue. Autrement dit, « le Verbe se fait chair ». C'est ce qu'a illustré Kafka dans *La Métamorphose* (*Die Verwandlung*, 1915) où, à force d'être traité par son père de « vermine », Gregor Samsa en devient une. C'est également ce qu'a illustré Max Frisch dans sa remarquable pièce *Andorra* (1961) où, à force d'être considéré comme un Juif, Andri, un jeune garçon qui n'est absolument pas juif, finit par se sentir pleinement juif. Eh bien, il en va exactement de même avec le terme « raciste » : à force de se voir asséné le mot sous n'importe quel prétexte, des gens *a priori* pas du tout racistes finissent par se comporter en racistes.

- Le quatrième problème part, lui, d'un bon sentiment : c'est vouloir défendre un groupe humain parce qu'il est discriminé, brimé, persécuté, etc... Rien de plus louable à première vue, si ce n'est que se mobiliser pour *un* groupe spécifique confirme ceux qui ont ce groupe dans le collimateur qu'il constitue bel et bien une catégorie particulière ; comme le soulignait l'idéologue nazi Alfred Rosenberg, s'émouvoir pour la « peuplité » (*Volkstum*) juive, c'est reconnaître l'existence de cette « peuplité ». Donc, si l'on veut faire avancer les choses, ce n'est pas le groupe en tant qu'entité qu'il faut défendre, mais le fait que ce groupe soit constitué d'humains. En effet, tout humain, et ce dans le monde entier, est au départ semblable à l'autre : environ 3500 gènes. Mais là où tout se passe, c'est que les gènes sont de nature combinatoire, c'est-à-dire que dans leur rapport dialectique avec les sollicitations extérieures, environnementales et sociétales, ils produisent des évolutions différentes ; autrement dit, il y a toujours mutation de la séquence de départ sous les influences du vécu personnel, et cette mutation fait que chaque être est unique. C'est cette

unicité qui fait du racisme un obscurantisme puisque lui nous parle de « races » là où la science nous enseigne que les « races » n'existent pas. Déjà en 1952, le psychanalyste Rudolf Loewenstein soulignait que la classification des humains en « races » relève d'une conception-fossile, d'autant que cette classification, loin de faire l'unanimité chez les auteurs, présente « des différences extrêmes » en fonction de leur origine sociétale certes, mais aussi en fonction de l'idéologie et des desseins politiques sous l'égide desquels ils la conçoivent (*Psychanalyse de l'antisémitisme*, ch. 3).

- Le cinquième problème, c'est d'éviter de parler du « racisme » comme d'un absolu. Si racisme il y a, c'est qu'il y a des individus porteurs d'idées racistes ou endoctrinés par des « gourous » qui, pour des raisons personnelles, théorisent des idées racistes. C'est à la racine de ce qui motive ce comportement qu'il faut chercher à remonter. En fait, le racisme est toujours la traduction épisodique ou, plus gravement, chronique d'un mal-être. Le comportement raciste compense les frustrations engendrées par ce mal-être et permet d'en éviter la logique ultime qui serait le suicide. Donc, en focalisant sur un « objet-poubelle » la causalité de son mal-être, l'individu raciste se redonne un raison de vivre : présentement victime, il s'en sortira si la cause de son malheur est éliminée. Je renvoie là au « le Juif est partout », clé du pessimisme de Céline (cf. R. Poulet, *Mon ami Bardamu*, Plon, 1971) ou encore à Lucien Rebatet qui, relatant sa visite d'un ghetto dans l'Autriche de l'*Anschluss*, se déclare enfin payé de ses « années d'humiliation » (*Les Décombres*, 1942). Autrement dit, par la détestation de l'autre, l'individu raciste se donne l'illusion d'un avenir à sa hauteur, et en se retrouvant avec d'autres racistes, il vit. Le groupe a sa dynamique interne, totalement délirante bien sûr, mais néanmoins bien réelle. Il va de soi que dans un tel contexte, le *cogito* n'est plus de mise. Ce qui veut dire que même des gens intelligents et cultivés peuvent se livrer à cette sarabande fantasmagorique puisque, en l'occurrence, c'est, à des niveaux divers, la paranoïa qui mène la danse.

- Le sixième problème relève de la sémiologie : parler de « racisme » ou d'« antiracisme », c'est, dans un cas comme dans l'autre, donner consistance au mot « race », autrement dit à la taxinomie. La taxinomie, c'est la classification en « espèces » : feuillus, conifères, ou encore hyménoptères, gastéropodes, etc... Jusque-là rien de bien grave si ce n'est que lorsque la taxinomie entre dans le champ humain, on aboutit vite à une hiérarchisation, donc à une échelle sur laquelle une « espèce » dite « race » occuperait l'échelon

supérieur, et serait suivie d'une autre « race » qui, elle-même, serait supérieure à une autre « race », et ce jusqu'au bas de l'échelle. Bien entendu, de là à légitimer un droit des catégories supérieures à exploiter les soi-disant catégories inférieures, il n'y a qu'un pas qui est vite franchi : c'est sur cette base qu'ont fonctionné l'esclavage et la colonisation.



Dans un manuel de la fin du XIX^e siècle

La classification peut avoir aussi, le cas échéant, une fonction de régulation politique, c'est-à-dire que, substituée au concept de « classes », elle peut être utilisée par les gouvernants pour désigner aux masses des « parias » et par-là même éviter que celles-ci ne se retournent contre eux. Rappelez vous Hermann Hesse qui, dans *Narcisse et Goldmund* (*Narziß und Goldmund*, 1930) raconte que, à l'époque de la peste, il n'y avait pas de meilleur exutoire à la folie qui s'emparait des foules que de les lancer sur les Juifs (« Dans une ville, Goldmund assista la rage au cœur à l'incendie de la rue des juifs dans sa totalité, maison après maison ; rassemblée tout autour, la populace poussait des cris de jubilation ; les fuyards, hurlant de terreur, étaient refoulés dans le feu par la force des armes », *Hesse Werke* 3, Suhrkamp, 1994, p. 442) ; ou encore Voltaire dans *Candide* (1759) : « Le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler ». L'histoire contemporaine fourmille d'instrumentalisations de ce type.

Bref, la classification en « races » est une construction idéologique qui sert à manipuler et à inféoder. Pour le prouver radicalement, une simple citation suffit : « Naturellement je sais [...] qu'il n'y a pas de races au sens scientifique du mot. Mais moi qui suis un homme politique [...], j'ai besoin d'une notion qui me permette de dissoudre l'ordre établi », comprenez, ainsi que le précise par la suite le locuteur, l'ordre établi sur les principes de la démocratie et des Droits de l'Homme.

Cette citation, à laquelle il est curieusement très peu fait référence, est la plus splendide gifle qui soit aux élucubrations racistes puisque qu'elle sort tout droit de la bouche de nul autre que... Adolf Hitler (in H. Rauschning, *Hitler m'a dit*, Coopération, 1939, pp. 258-259), lequel ajoute dans la foulée : « Si le Juif n'existait pas, il faudrait l'inventer » (*ibid.* p. 265).

Et effectivement, d'inventer, les nazis ne s'en sont pas privés. Récupérant de l'universitaire germanolâtre Paul Bötticher de Lagarde (*Rembrandt als Erzieher*, 1890) la notion d'« enjuivé » (*verjudet*) que ce dernier réservait à la critique de la corruption par les Églises judéo-chrétiennes des valeurs sociopolitiques authentiquement germaniques (cf. Fritz Stern, *Politique et désespoir*, Colin, 1990, pp. 29-116), ils l'ont utilisée pour condamner les communistes, les socialistes, les syndicalistes, ainsi que tous ceux qui ne se conformaient pas à leur vision du monde ; ils s'en sont également servi pour justifier l'ensemble de leur politique barbare, de l'autodafé des livres du 10 mai 1933 aux camps de concentration, en passant par tout ce qu'ils ont pu imaginer pour faire régner la terreur et asseoir ce qu'ils appelaient « l'État total » (*Der totale Staat*). Dès qu'une personne s'écartait un tant soit peu des normes fixées par le régime, c'était toujours le même refrain : « Juifs, Enjuivés ». Et le pire, c'est qu'ils étaient des millions à gober cela.

Or, réfléchissons un peu : si le président de la République nous affirmait demain que la Terre est le centre de l'univers et que le soleil tourne autour, on le prendrait immédiatement pour un « délirant ». Et pourtant, c'est justement pour avoir nié le caractère central de la Terre que Giordano Bruno a été brûlé vif en 1600 et que Galilée a dû affronter l'Inquisition en 1633. Mais c'était quoi cet axiome de Terre centre de l'univers sinon un dogme du Vatican pour asseoir son pouvoir et le pouvoir des princes sur la planète ? La structure du monde avait été *fixée* par Dieu dans son infaillible sagesse et il n'était pas question de lui reconnaître une éventuelle *mobilité*, car alors tous les *bouleversements* seraient possibles : si la *révolution* existait dans le ciel, pourquoi n'existerait-elle pas aussi sur terre (cf. B. Brecht, *Leben des Galilei*, ainsi que *Materialien zu Brechts „Leben des Galilei“*, édition Suhrkamp 1 et 44) ? Or voilà que trois siècles après Galilée, en 1933, un nouveau dogme prétend définir l'ordre du monde : c'est le dogme de la « race » qui a donné les horreurs que l'on sait et dont l'instrumentalisation technique a abouti aux chambres à gaz et aux fours d'Auschwitz-Birkenau. Dès lors, compte tenu de cette leçon que l'Histoire nous impose de manière cinglante, faisons en sorte que nos enfants et petits-enfants soient à tout jamais immunisés contre cette dérive obscurantiste et prennent pour un « délirant » quiconque

appliquera aux humains ce que, déjà en son temps, Johann Gottfried Herder (1744-1803) nommait « l'ignoble mot de race » (cit. in H. Arendt, *L'Impérialisme*, Points Seuil, 1984, p. 100).

- Et c'est là que se révèle un septième problème de taille, à savoir celui de la distanciation et de la critique par rapport à ce qui est médiatisé, que ce soit par une certaine littérature, une certaine presse, les bandes dessinées, certains films, sans oublier les jeux vidéo et internet.



*Tintin, L'Étoile mystérieuse, 1942 (Hergé — 35 ans — inspiré par le « guide pratique »,
Comment reconnaître le Juif ? du professeur Montandon ?)*

De plus, ce n'est pas parce qu'un scientifique ou une personnalité à la réputation bien établie affirment quelque chose qu'il faut les croire. Je me limiterai à trois exemples :

- Alexis Carrel, Prix Nobel de médecine 1912, qui, dans *L'Homme cet inconnu* (publié chez Plon en 1935 et plusieurs fois réédité même après 1945) prêchait pour l'élimination dans « un établissement euthanasique pourvu de gaz appropriés » (p. 388) de tous ceux qu'il classait comme des « êtres inutiles et nuisibles » (*ibid.*).

- Le professeur Georges Montandon, célèbre anthropologue, qui, en 1940, publia le « guide pratique », *Comment reconnaître le Juif ?* (cf. *Impact*, n° 10/11, 1^{er} trimestre 1979, p. 33), qui connut un énormes succès en librairie.
- Enfin, Robert Faurisson, universitaire lyonnais et ex-professeur de Lettres au Lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, auquel *Le Monde* ouvrit largement ses colonnes entre le 29 décembre 1978 et le 16 janvier 1979 pour lui permettre de défendre sa pseudo thèse selon laquelle les chambres à gaz n'auraient jamais existé.

J'ajouterai que ce n'est pas parce qu'une personne a été dans la Résistance et victime du régime hitlérien qu'elle est exempte de ce type de discours : c'est un ancien résistant, déporté en 1943 à Dora, Paul Rassinier, qui est l'initiateur du premier courant négationniste avec son livre *Le Mensonge d'Ulysse* paru en 1950 (cf. M. Imbleau, *La Négation du génocide nazi*, L'Harmattan, 2003, pp. 178-181). J'évoquerai également ce médecin, président du mémorial du Struthof où il avait été déporté « Nuit et Brouillard » (*Nacht und Nebel* = *NN*), qui, lors d'un atelier d'éthique médicale au salon du MEDEC (Paris, 4 mars 1994), se lança dans un couplet raciste auquel, en raison de son âge et de son aura, aucun de ses quelque 200 confrères présents n'osa réagir. Ce n'est qu'au moment où mon regretté ami, le Docteur Henri Brunswic, émit une virulente protestation, que la salle fit chorus pour exiger que ce médecin retire ses propos et présente des excuses. Henri Brunswic était un homme d'une envergure humaniste et militante peu commune (voir son ouvrage *Souvenirs germano-français des années brunes. Des ponts par-dessus l'abîme*, L'Harmattan, 2006) et son exemple montre combien **notre responsabilité individuelle compte en matière de racisme.**

J'en veux pour preuve un passage des mémoires du théologien protestant Helmut Gollwitzer (*Und führen, wohin du nicht willst*, Fischer, 1954, p. 119). Dans ce passage, Gollwitzer, alors sur le front en Ukraine, cite un colonel de la *Wehrmacht*, un brave type pas du tout fanatique qui, alors que ses soldats s'émeuvent d'une liquidation massive de Juifs par les SS, les calme en leur déclarant : « C'est évidemment dur à encaisser. Cependant, peut-être qu'il n'est pas possible de procéder autrement pour résoudre la *question* juive ». L'anecdote est lourde de signification : en effet, tout en n'approuvant pas la liquidation, le colonel la banalise par ses « évidemment », « cependant », « peut-être » — ce qui revient à laisser-faire — et admet même que les Juifs puissent être une « question ». Or si quelqu'un fait d'un groupe humain une « question », c'est

que par-devers lui, il a déjà la réponse. Autrement dit, c'est la réponse qui l'habite — et qui n'est rien d'autre que le produit de ses préjugés, croyances et fantasmes — qui crée la question. C'est ainsi que ce brave colonel dont nous parle Gollwitzer, sans être un criminel en acte, se fait néanmoins complice de criminels. Un mot de lui aurait peut-être suffi à ce que ses troupes s'opposent aux SS, ce qui s'est parfois produit même si ce fut très exceptionnel (certains témoins ont signalé à ce propos le général Rudolf von Gersdorff ainsi que le capitaine Ulrich-Wilhelm Schwerin von Schwanefeld).

Faisons maintenant un petit test :

Voilà ce que j'affirme : *Si tout va mal actuellement, c'est la faute des Juifs, des Arabes et des cyclistes !*

Que répondez-vous à cela ?

Bien sûr, vous ne comprenez pas ce que viennent faire là les cyclistes...

Or ce qui vous est apparu d'emblée comme une incongruité en ce qui concerne les cyclistes ne vous est pas apparu d'emblée comme une incongruité en ce qui concerne les Juifs et les Arabes. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'existe une imprégnation de longue date par un vaste spectre de préjugés transmis par la mythologie collective et que cette imprégnation reprend le dessus si nous n'y sommes pas attentifs.

Deuxième exemple : vous déclarez à quelqu'un que, en venant chez lui, vous avez croisé trois hommes et un Arabe. Normalement, il devrait immédiatement répliquer que, un Arabe étant un homme, il ne comprend pas à quel titre vous faites de l'Arabe autre chose qu'un homme... Mais ce n'est généralement pas ainsi que cela se passe : avec « Arabe » se produit un flash mental type provocation, tentative de vol, agression, etc... On perçoit ici toute la perversité du langage : au lieu de placer sur le même plan comme lorsqu'on dit « j'ai faim **et** soif », c'est-à-dire les deux à la fois, la banale conjonction de coordination « **et** » a exercé dans ce cas précis une fonction ségrégative. Là encore, *on* est victime de l'engluement dans des *a priori* qui reprennent le dessus si l'on n'y est pas vigilant. Comme le disait Einstein : « Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome ».

Et puisque nous en sommes au domaine du langage, j'évoquerai aussi la posture ethnocentrique qui consiste à déshumaniser son vis-à-vis en utilisant à son égard un langage réducteur dit significativement « petit nègre », alors que l'on est souvent soi-même incapable de parler une autre langue que sa langue d'origine. On est là en plein totalitarisme linguistique : le locuteur érige sa langue — et donc lui-même — en **centre** de l'espace anthropologique et **rejette à la périphérie** ceux qui ne la possèdent pas ou sont estimés incapables de la posséder aussi bien que lui parce qu'elle ne leur est pas **congénitale**.



Tintin, Coke en stock (version 1958 / haut et 1967 / bas :
même posture ethnocentrique du capitaine Haddock)

C'est cette absurdité poussée à l'extrême qui conduira les nazis à proclamer qu'« un Juif ne peut être un écrivain allemand » (cf. T. Feral, *Le Nazisme, une culture ?*, *op. cit.*, pp. 101-102, 127, 131-132) et à attribuer à un « auteur inconnu » la plus célèbre chanson folklorique allemande, à savoir la *Lorelei* du « Juif » Heinrich Heine (*ibid.*, pp. 13-14).

Il y a une phrase que l'on entend souvent : « C'est pas que je suis raciste, mais... » ; sous-entendu : si on en veut autant à ces gens, c'est quand même peut-être bien qu'il y a quelque chose qui fait que... Comme le dit Lizzie au Noir qui va être lynché alors qu'il n'a rien fait dans *La Putain respectueuse* de Sartre : « Tout de même une ville entière, ça ne peut pas avoir complètement tort... » Et bien si : une ville entière, ça peut avoir tort, un pays entier, ça peut avoir tort, autrement dit avoir *raison perdue*. Il suffit pour en arriver là d'un basculement général dans l'archaïsme psychologique.

Or d'où provient ce basculement, sinon d'une mécanique sociale qui charrie des contenus propres à le provoquer ? C'est ce que n'a cessé d'analyser, durant trente-cinq ans, mon ami, le sociopsychanalyste Gérard Mendel, dans son œuvre considérable : tant que « l'existence humaine [sera] considérée sous l'angle d'une simple valeur marchande » et que, pratiquement dès la naissance, les individus seront placés par le système dans des relations de concurrence et de domination, le problème subsistera. En effet comment l'individu pourrait-il compenser les plaies narcissiques que lui inflige la mécanique sociale si ce n'est en ayant recours à ce que déjà Theodor Fontane appelait (*Effi Briest*, 1895) des « constructions de fortune » (*Hilfskonstruktionen*) qui lui permettent d'exister *malgré tout* ?

À cet égard, le racisme constitue l'exutoire idéal puisque c'est la projection par celui qui est mal au monde de son mal-être non pas sur le monde qui le met à mal mais sur un monde imaginaire dans lequel la destruction fantasmatique du mal annule la réalité. Ce n'est pas un hasard si tout raciste se classe systématiquement *de son propre chef* dans la catégorie des êtres supérieurs ! En outre, notamment en période de « crise », ces « constructions de fortune » sont téléguidées par le système en place et ses promoteurs/bénéficiaires afin de dériver l'agressivité des foules à leur égard sur des « **boucs émissaires** ».

C'est donc à ce niveau qu'il faut agir. Si une société est productrice de tels schémas, c'est qu'elle est nocive. Cela a été le cas en Allemagne sous Guillaume II et Weimar, et l'on sait à quoi cela a mené. Il n'est qu'à se reporter à la littérature de l'époque — Alfred Döblin (*Berlin Alexanderplatz*), Leonhard Frank (*Von drei Millionen drei*), Hermann Broch (*Die Schlafwandler*), Adam Scharrer (*Maulwürfe*), Hans Fallada (*Kleiner Mann, was nun ?*), Walter Kolbenhoff (*Untermenschen*), et bien sûr Brecht — pour prendre la mesure du problème : y paraissent des êtres réduits à l'abstraction par le système capitaliste ; ils ne connaissent qu'un seul principe, « lui ou moi », ce

qui conduit ceux qui ont un travail comme ceux qui sont à la rue au mépris de toutes normes morales ; mais après tout pourquoi les exploités et les laissés-pour-compte du capitalisme feraient-ils montre de morale dès lors que les classes dirigeantes s'assoient dessus ? Ce qui importe, c'est de vivre ou de survivre. Et pour cela *on* est prêt à tout, même à idolâtrer un démagogue qui promet monts et merveilles pour peu que les foules adhèrent à ses directives et les mettent en actes (cf. S. Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Gallimard, 1952, chap. VIII). *On* est prêt à tout, y compris à donner corps à ses fantasmes de *grand nettoyage* (cf. A. Camus, *La Chute*, Gallimard, 1956, pp. 12) pour peu que l'on se sente couvert par l'autorité suprême (voir « l'expérience de Milgram », in G. Mendel, *Une Histoire de l'autorité*, La Découverte, 2002, p. 44 *sq.*).

Or, si nous poursuivons dans cette voie qui, pour reprendre le mot d'Arno Schmidt (*Leviathan*, 1949), ne peut qu'ouvrir les vannes de « l'éloquence de la folie » („*Eloquenz des Wahnsinns*“), il nous faut accepter l'idée, selon la formule dérangement mais ô combien réaliste de Heiner Müller, que « Auschwitz [soit] sans fin » (*Auschwitz ohne Ende*, 1992).

Comme l'a superbement expliqué Theodor Adorno dans ses *Minima Moralia* (1951), ce contre quoi il faut lutter — chacun à son niveau et avec ses moyens —, c'est contre « la mutilation de la vie » des individus les uns vis-à-vis des autres sous la pression des rapports sociaux.

Autrement dit, ou bien nous mettons tout en œuvre pour lutter contre ce qui cherche à dégrader la valeur humaine et pour transformer les rapports sociaux nocifs, ou bien nous concevons que nous puissions fort bien nous passer de la dimension humaine et donc que le *monde* puisse être *immonde*.

Le défi n'est pas facile à relever puisqu'il s'agit pour chacun d'entre nous de transformer les oppositions et les contradictions qui font organiquement partie de notre réalité humaine et sociale en respect des singularités dans la culture des solidarités, ou si vous préférez de sortir de notre effroyable carcan narcissique individuel et groupal pour penser en termes de dialectique avec, comme seule ligne de mire, toujours le progrès humain. Nous voici donc renvoyés à cette alternative formulée par le philosophe marxiste Georges Politzer (in *Écrits clandestins*, Messidor/Éditions sociales, 1984, p. 99) peu avant qu'il ne soit arrêté par les nazis et fusillé au Mont-Valérien : « conscience tournée vers la lumière » ou « conscience tournée vers les ténèbres ». Toutefois — le film *Kuhle Wampe*, produit en 1932 par Slatan Dudow en collaboration

avec Bertolt Brecht, le montre bien (cf. H.A. Amar & T. Feral, *Le Racisme*, L'Harmattan, 2004, pp. 147-148) —, ce serait une erreur de croire que le choix entre ces deux propositions est aussi évident qu'on peut le penser de prime abord, d'autant qu'il existe entre les deux un subtil nuancier d'options en fonction de nos multiples déterminismes. C'est donc à la source de ces déterminismes qu'il faut remonter et agir, notamment en promouvant dans les écoles une pédagogie pluridimensionnelle et active centrée sur :

- la déconstruction de l'obscurantisme,
- la connaissance des méfaits de la *dé*-raison (cf. Francisco de Goya, *Les Caprices*, 1799, gravure n° 43 : « *El sueño de la razón produce monstruos* »),
- le développement des relations humaines,
- la résistance à toute tentative de transgression des Droits de l'Homme.

Toutefois, il faut garder en permanence à l'esprit que, nul n'étant à l'abri des traumatismes que lui infligent les rapports sociaux, chacun d'entre nous peut entrer un jour à des degrés divers dans le processus raciste. En vérité, seule une vigilance permanente vis-à-vis de nos pulsions peut nous éviter de dérapier vers le pire. Aussi inciterai-je, au terme de cet exposé, à toujours avoir en tête cette réflexion de Paul Ricoeur (*La Violence*, Éd. de Brouwer, 1967, p. 87): « Une violence qui se place dans l'orbite de la Raison [...] commence déjà de se nier comme violence ». ***L'orbite de la Raison***, autrement dit le lieu nodal de la répudiation de l'obscurantisme et de la maturation de la résistance à tout ce qui incarne l'obscurantisme...

En conclusion, qu'il me soit permis de citer ce message directement inspiré par la sinistre expérience de l'obscurantisme nazi : « Rien n'empêchera la menace de renaître plus redoutable que jamais si [l'on] ne parvient pas à construire un ordre tel que la liberté, la sécurité, la dignité de chacun y soient exaltées et garanties [...]. [...] Assurer en définitive le triomphe de l'esprit sur la matière [...], c'est bien de cela qu'il s'agit ». L'auteur de ce message, formulé à Cambridge il y a soixante-dix ans n'était autre que... Charles de Gaulle (cit. in P. Maillard, *De Gaulle et le problème allemand*, Éd. de Guibert, 2001, p. 70).

À considérer la mécanique sociale actuelle, qui alimente un flux souterrain charriant des contenus propres à toutes les dérives, on est toujours dramatiquement loin du compte ! C'est pourquoi,

quitte à aller à l'encontre des canons actuels, il ne semble pas superflu de sans cesse redire après « le jeune Marx » — „*Der junge Marx*“, celui de la révolte éthique face à l'injustice du monde (voir F. Borkenau, *Marx*, Fischer, 1956, pp. 7-37, et H. Fleischer, *Marxismus und Geschichte*, Suhrkamp, 1969) — que (*Thèses sur Feuerbach* 2/10, 1845) « c'est dans la pratique que l'humain a à faire preuve de la [...] puissance [...] de sa pensée » („*In der Praxis muß der Mensch die [...] Macht [...] seines Denkens beweisen*“) afin de construire « l'humanité sociale » („*die gesellschaftliche Menschheit*“).

Article initialement paru dans la revue de l'Association
pour le développement de l'Enseignement de l'Allemand en France (ADEAF).